



HAL
open science

Retour des Barbares et reverdie médiévale. Note sur l'archéologie des études philologiques

Christopher Lucken

► **To cite this version:**

Christopher Lucken. Retour des Barbares et reverdie médiévale. Note sur l'archéologie des études philologiques. Cahiers de la Faculté des lettres [de Genève], 1996, pp.10-14. hal-04130556

HAL Id: hal-04130556

<https://hal.science/hal-04130556>

Submitted on 4 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



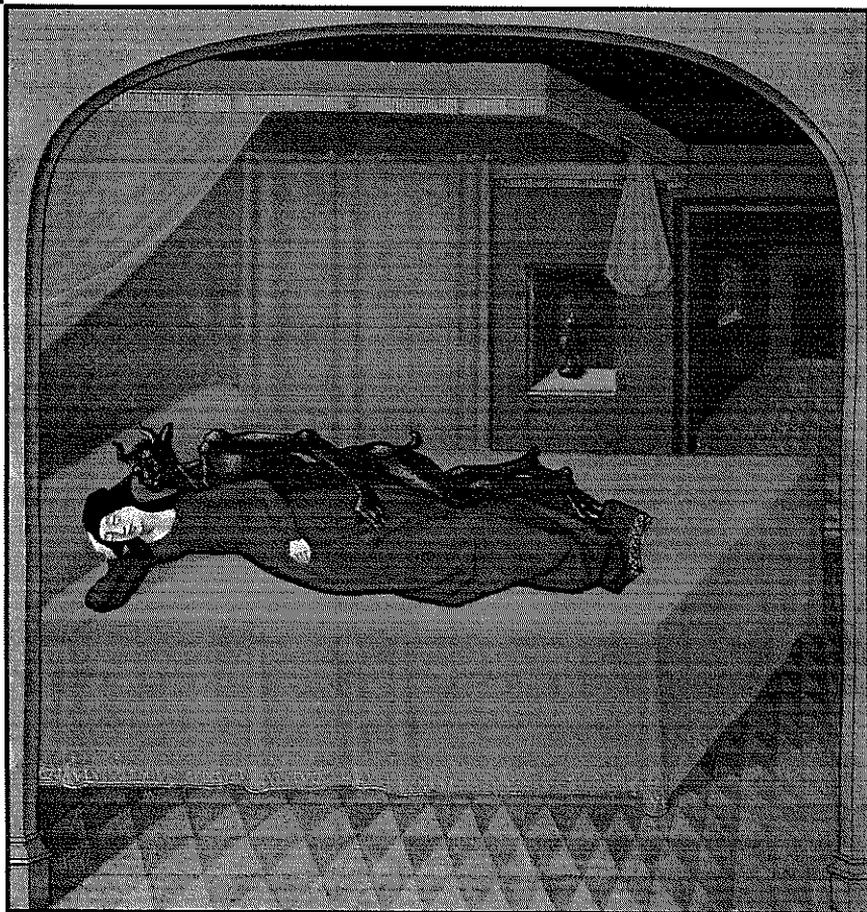
Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

CAHIERS DE LA FACULTÉ DES LETTRES

1996



S O M M A I R E

LE DÉPARTEMENT DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES FRANÇAISES ET LATINES MÉDIÉVALES

<i>Les études médiévales en français à Genève</i> par Charles MÉLA	3
<i>Le Moyen Age comme un tout.</i> <i>Travaux et recherches interdisciplinaires à la</i> <i>Faculté des lettres de Genève</i> par Jean-Yves TILLIETTE	7
<i>Retour des Barbares et Reverdie médiévale</i> par Christopher LUCKEN	10
« <i>La sombre merveille</i> » par Charles MÉLA	15
<i>Mobilis in Mobili</i> par Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET	21
<i>Hommage à Dragonetti</i> par Violaine HALDAS DI NATALE	23
<i>Les chemins de l'inconnnaissance</i> entretien avec Roger DRAGONETTI	26
<i>Qu'est ce que la littérature (latine médiévale)?</i> par Jean-Yves TILLIETTE	31
<i>Du bon usage d'un poème carolingien</i> par Emmanuelle METRY SCHÛTTKE	35
<i>Un ingrédient du roman:</i> <i>les scènes de repas chez Eustathios Makrembolitès</i> par André-Louis REY	40
<i>Qu'est-ce que la philologie?</i> par Maurizio PERUGI	45
« <i>Silences, trop avés parole!</i> » par Olivier COLLET	50

**Les Cahiers de la Faculté des Lettres
sont envoyés gratuitement à toutes les
personnes qui en font la demande.**

Pour les recevoir: Tél. 705 73 21

Université de Genève - Faculté des Lettres
Place de l'Université 3 - 1205 Genève

Illustration de couverture:

L'Ystoire de Merlin, manuscrit
du XVe siècle (Paris, bibliothèque
nationale, ms français n° 96,
folio 62 v°): «un diable formant
un corps d'homme au ventre de la
pucelle, future mère de Merlin».

Rédaction:

Yves Rütsche /
Jacqueline Cerquiglini-Toulet /
Jean-François Billetter

RETOUR DES BARBARES ET REVERDIE MÉDIÉVALE

Note sur l'archéologie des études philologiques

«Connaissons mieux la valeur de ce que nous possédons, pénétrons dans la bibliothèque des manuscrits, et nous nous ferons absoudre de n'avoir pas désespéré de la littérature française du dix-neuvième siècle». Tel est l'objectif que Paulin Paris attribue à la lecture des textes médiévaux dans son *Apologie de l'école romantique*, publiée en 1824 à l'âge de vingt-quatre ans, au seuil d'une carrière qui le mènera du Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, future Bibliothèque Nationale, où il est employé à partir de 1828, jusqu'à la première chaire de Littérature de la France médiévale du Collège de France, créée en 1853¹. C'est au renouveau de la littérature que doit servir l'exhumation des œuvres manuscrites oubliées au sein des bibliothèques, à la publication desquelles Paulin Paris consacra l'essentiel de son activité. Il s'autorise pour cela de Mme de Staël qui, rappelle-t-il, avait soutenu que «la littérature romantique cherchait de préférence ses inspirations dans le moyen âge, et que la littérature classique passait par le souvenir des païens pour arriver jusqu'à nous» (p. 5). N'avait-elle pas affirmé que «le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne, pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme»²? En effet, pour «l'école romantique» comme pour Friedrich Schlegel, «l'époque des croisades, des mœurs et des poèmes chevaleresques et des chants des troubadours, est comme le printemps général de la poésie chez toutes les nations de l'Occident»³. Considéré comme le berceau des temps modernes, le Moyen Age est celui d'une poésie qui s'oppose à la littérature classique rattachée à l'Antiquité et qui s'est imposée avec la Renaissance. Aux «écrivains imitateurs des anciens» qui «se sont soumis aux règles du goût les plus sévères», Mme de Staël préfère la «littérature des peuples germaniques» fondée sur «les souvenirs de la chevalerie» ou sur «le merveilleux du moyen âge». Les premiers ne peuvent que se conformer aux lois qui régissent les chefs-d'œuvre d'une Antiquité qui n'aurait rien de «populaire» et qui ne tiendrait, «dans le temps actuel, à rien de national»; l'autre, en revanche, «se sert de nos impressions personnelles pour nous émouvoir: le génie qui l'inspire s'adresse immédiatement à notre cœur, et semble évoquer notre vie elle-même comme un fantôme, le plus puissant et le plus terrible de tous». A la différence d'une tradition classique qui paraît fermée sur sa perfection formelle, la littérature *romantique*, «parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol», serait capable

d'exprimer la vie intérieure de ceux qui en sont encore les habitants et, par conséquent, de les concerner. L'une n'offrirait à l'admiration figée des lecteurs que des modèles statufiés. La seconde mettrait en jeu leur sensibilité propre. Elle seule serait encore vivante et par conséquent «susceptible [...] d'être perfectionnée»: ce que doit favoriser la lecture des œuvres médiévales.

Cette question sera reprise par Gérard de Nerval dans la première version de son essai sur «Les poètes du XVI^e siècle», parue en 1830. Elle fut rédigée à propos d'une «question fort importante» qui «s'agite actuellement en littérature» et que «l'académie des Jeux floraux avait même indiquée [...] pour son prix d'éloquence de cette année»: «on demande si la poésie moderne peut retirer quelque fruit de l'étude des écrivains français antérieurs au dix-septième siècle»⁴. Alors que «l'*accessit* tançait vertement ces *novateurs rétrogrades* qui veulent nous ramener à l'enfance de la poésie, nous proposant pour modèles des poètes barbares», la palme avait été attribuée à Philarète Chasles qui défendait l'opinion inverse: «Le moyen âge, s'écriait le lauréat, déborde sur nous par la littérature... L'imagination peut seule rouvrir les sources du génie; elle s'est précipitée sur les temps barbares; elle y a cherché les vivantes puissances du moyen âge [...]» (*ibid.*). Nerval se dit du même avis: «en étudiant profondément nos poètes primitifs», il serait en effet possible de doter à nouveau «notre siècle d'une source féconde d'inspiration»⁵. Et cite Schlegel: «Si la poésie [...] pouvait plus tard reflleurir en France, je crois que cela [...] serait [...] par un retour à l'esprit poétique en général, et en particulier à la littérature française des temps anciens»⁶. Cette apologie en faveur d'un retour à la littérature médiévale est un plaidoyer pour un renouvellement de la veine poétique abandonnée par un siècle des Lumières qui aurait privilégié le discours philosophique. L'intérêt qu'on lui porte est légitimé par la volonté de retrouver, par delà la tradition classique qui l'aurait étouffée sous les rigueurs de son art et les subtilités de ses raisonnements, l'inspiration dont elle serait la manifestation privilégiée, d'où elle pourrait jaillir à nouveau pour féconder la littérature «moderne».

Mais, demande Nerval faisant allusion à un vers célèbre de Boileau, «avons-nous [...] une littérature avant Malherbe?»⁷ Existait-il une poésie digne de ce nom en ces «temps de barbarie et d'ignorance» qui qualifient habituellement le Moyen Age? Quelles en seraient alors les caractéristiques? Au regard des règles de la rhétorique classique, elle semble en effet constituée de récits mal construits, de fables dénuées de toute vérité, de fadeurs poétiques, de fabliaux obscènes qui ne méritent guère l'attention. «Oh! combien je désire voir sécher ces *printemps*, châtier ces petites jeunesse, rabattre ces *coups d'essai*, tarir ces *fontaines*, bref abolir ces beaux titres suffisants pour dégoûter tout lecteur d'en lire davantage!», s'exclame Du Bellay dans sa *Défense et Illustration de la langue française*⁸.

Paradoxalement, c'est le même argument qui va servir au retour de la littérature médiévale. «La poésie veut quelque chose d'énorme, de bar-

bare et de sauvage», affirme Diderot en 1758⁹. Va d'abord servir d'exemple la poésie celtique et viking, connue à travers les *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes, et particulièrement des anciens Scandinaves*, publiés en 1756 par le genevois Paul-Henri Mallet, et les *Fragments of Ancient Poetry Collected in the Highlands of Scotland and translated from the Gaelic or Erse language*, édités en 1760, attribués à la figure mythique d'Ossian mais recomposés par Macpherson à partir de poèmes celtiques. «La grande poésie, telle que la concevaient les anciens, appartient plus aux peuples encore barbares, qu'aux peuples instruits et plus civilisés», soutient J.-B.-A. Suard à propos de cette dernière publication¹⁰. Dans le Discours préliminaire à l'*Histoire littéraire des Troubadours* de Lacurne de Sainte-Palaye, publiée en 1774, le Père Millot fait référence à cette voix sublime et primitive de peuples restés étrangers à la civilisation antique. «Les esprits trop resserrés dans les limites de l'art ne réfléchissent point sur la féconde énergie de la nature, conçoivent difficilement que de telles productions aient pu sortir du sein de la barbarie et de l'ignorance. C'est néanmoins l'ouvrage de la nature»¹¹. La littérature médiévale française se voit ainsi rattachée aux «chants guerriers des Bardes» gaulois et francs. De même que ceux-ci les avaient accompagné dans leur lutte contre l'Empire romain, de même la poésie médiévale doit servir à supplanter la littérature qui en est issue. C'est pourquoi il n'est pas possible de se contenter de traductions ou de transpositions en «style troubadour» à la manière du comte de Tressan. «Déjà, constate Paulin Paris, nous rougissons tous de ne pas mieux connaître nos vieux livres, et de tous côtés se manifeste la conscience des beautés poétiques et intéressantes qu'ils renferment. Les éditions s'en multiplient, et si l'on a toujours la manie de réduire en beau français les manuscrits du moyen âge, au moins quelques-unes de leurs expressions naïves se font-elles encore jour à travers le prisme du dix-neuvième siècle» (p. 27). Désormais, un nouvel espace poétique est né.

Si le classicisme revendique la primauté de la raison, le romantisme, avec la littérature médiévale à laquelle elle se rattache, privilégierait plutôt l'imagination. «Les historiens dégénérèrent en des romanciers», affirme en 1669 Pierre-Daniel Huet à propos des romans arthuriens¹². Du fait de leur ignorance, «tout ce que [l]es Barbares racontent de leur origine est plein de fictions» (pp. 128-29). Le monde qui surgit des ruines de l'Empire romain est un monde imaginaire - à l'instar du royaume d'Arthur. Il n'existe que dans la littérature. Mais ce qui, aux yeux d'Huet, apparaît comme un défaut, devient une qualité. Ce serait même l'essence de la poésie. Ainsi, comme le précise J.C.L. Simonde de Sismondi alors qu'il traite de la littérature des trouvères, «le propre de cet art divin est de captiver l'âme toute entière, de la sortir de son assiette, de la transporter, et de lui procurer les jouissances qui semblent réservées à des êtres plus parfaits que nous»¹³. La littérature est la faille par laquelle le lecteur pénètre dans un autre monde. «Ce monde factice soulage assez agréablement du monde réel: on se plaît à y voyager pour se distraire complètement des soucis qu'on éprouve ailleurs. On n'y apprend rien,

car la différence de la vie chevaleresque à la vie réelle est telle, qu'on ne peut jamais en faire la moindre application: c'est même un caractère remarquable de ce genre de poésie, qu'il est impossible d'en tirer aucune espèce d'instruction. Mais on trouve peut-être quelque jouissance à une occupation d'esprit qui ne prétend point être une leçon, et la rêverie sans but est plus conforme à l'essence de la poésie, qui ne doit jamais être un moyen, mais qui est à elle-même son propre objet»¹⁴. La poésie se présente ainsi comme un véritable *locus amoenus*.

Ce lieu irréel apparaît comme le reflet idéalisé de celui qu'a emporté la Révolution française. Alors que «nous avons perdu tout ce qui fait le charme de la vie sociale» affirme Paulin Paris, «la littérature peut seule rappeler ces temps de bonheur que l'on regrette, sans en avoir une idée précise; de là cette tendance de nos écrivains aux rêveries et aux regrets du temps passé» (pp. 38-39). Il avance à ce sujet l'exemple des cathédrales «gothiques»: «voilà que tout d'un coup, au souvenir des destructions terminées par les barbares de la révolution française, on devine que les monumens abattus pouvaient n'être pas dignes de tant de mépris; on examine avec attention ceux qui restent, et le résultat de ces études fait découvrir en eux une foule de merveilles» (p. 40). Mais il aura fallu le retour des Barbares pour que le Moyen Age projette à travers ses ruines l'image enchanteresse et fantasmatique d'un âge d'or désormais révolu: monde chevaleresque et merveilleux qui, grâce à l'étude de ses monuments tant littéraires qu'architecturaux, resurgit comme un rêve des décombres du passé.

Certes, l'image que le romantisme offre de la littérature médiévale comme du Moyen Age lui-même ne correspond plus guère à celle qu'on peut s'en faire aujourd'hui. Elle est loin d'être coupée de l'Antiquité latine et n'a pas grand chose à voir avec une poésie «barbare», pour autant que celle-ci existe vraiment. Le caractère «populaire» et «national» qui lui est prêté est parfaitement anachronique. En outre, cette vision idyllique de l'enfance de la poésie en oublie la part d'ombre. A y regarder de plus près, la littérature médiévale combine les figures féeriques et monstrueuses: Mélusine cache une queue de serpent. Sans parler du point de vue réactionnaire de Paulin Paris. Mais ce qui compte ici est moins la conception de la littérature du Moyen Age que la fonction qui lui est dévolue. Celle-ci n'est d'ailleurs pas dépourvue d'une certaine fidélité à la tradition médiévale. Elle rappelle en effet la *translatio studii* telle que la décrit le prologue du *Cligès* de Chrétien de Troyes: la braise qu'ont laissée les anciens se serait entièrement éteinte si les livres ne l'avaient transmise pour que s'y embrase une œuvre nouvelle. Le détour par le passé est le chemin nécessaire pour que sa flamme fasse retour et ranime le présent. Encore faut-il qu'elle touche ceux qui la reçoivent. «La muse romantique», soutient Paulin Paris, «aime à s'adresser au sentiment intérieur, à peindre les douleurs de l'âme, et à saisir toutes les impressions qui ne semblent pas immédiatement nées de sensations corporelles» (pp. 9-10). Par la suite, il cherchera plutôt à établir, à partir des textes, l'identité historique de ce passé. Mais en appelant la littérature médié-

vale à éveiller les «impressions personnelles» de ses lecteurs - à en réveiller les fantômes -, en en faisant le ferment d'une poésie à venir, il avait commencé par tracer la voie de sa *reverdie*.

Christopher Lucken

* * * * *

¹ [Paulin Paris], *Apologie de l'école romantique*, Paris, Dentu, 1824, p. 30. Sur la carrière de ce dernier, voir la leçon d'ouverture de son fils Gaston Paris, qui lui succédera au Collège de France, «Paulin Paris et la Littérature française du Moyen Age», in *La Poésie du Moyen Age*, Paris, Hachette, 1885, pp. 211-54.

² Madame de Staël, *De l'Allemagne*, II, xi «De la poésie classique et de la poésie romantique»; Paris, Garnier, s.d., p. 153 (ce livre, après avoir été interdit en 1810, est paru pour la première fois en 1813). Toutes les citations ci-dessous proviennent de ce même chapitre, pp. 155-156.

³ Friedrich Schlegel, *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, [1815], trad. W. Duckett, Paris-Genève, 1829, p. 334. A noter que Mme de Staël avait rencontré en 1803 Wilhelm Schlegel, frère aîné du précédent, qui joua un rôle important dans la composition de son ouvrage et avec qui elle conserva des liens continus.

⁴ Gérard de Nerval, «Les poètes du XVIIe siècle», éd. J. Richter, in *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, t. I, Paris, Minard, 1959, pp. 314 sqq.

⁵ Gérard de Nerval, «Les poètes du XVIIe siècle», *op. cit.*, pp. 291 et 315.

⁶ Nerval, «Les poètes du XVIIe siècle», *op. cit.*, p. 292. Le texte de Schlegel provient de son *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, *op. cit.*, pp. 247-48.

⁷ Nerval, «Les poètes du XVIIe siècle», *op. cit.*, p. 292.

⁸ Cité par Nerval, «Les poètes du XVIIe siècle», *op. cit.*, p. 296.

⁹ Diderot, *Discours sur la poésie dramatique*, in *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, 1970, t. III, p. 483.

¹⁰ *Journal Etranger*, janvier 1761; cité d'après P. Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, 1917, p. 123.

¹¹ In Lacurne de Sainte-Palaye, *Histoire littéraire des Troubadours*, Paris, 1774, p. XVII. Voir à ce sujet mon article, «Ainsi chantaient quarante mille Barbares. La vocation de la poésie barbare chez les romantiques français», in *Poétique barbare - Poétiques barbares*, a cura di Juan Rigoli et Carlo Caruso, Ravenna, Longo (à paraître).

¹² *Lettre-traité de Pierre-Daniel Huet sur l'origine des romans. Edition du tricentenaire 1669-1969, suivie de La lecture des vieux romans par Jean Chapelain*, éd. F. Gégou, Paris, Nizet, 1971, p. 114.

¹³ J.C.L. Simonde de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, Paris, 1813, t. I, p. 298.

¹⁴ *Id.*, t. II, p. 69.